

# LE CULTE

Je vais traiter cet après-midi du culte, et je le ferai en trois temps. Le premier portera sur sa signification théologique, le deuxième sur les règles qui en commandent la pratique, le troisième sur la prédication. Normalement, un quatrième temps aurait dû suivre sur les sacrements. Mais les sacrements ont suscité des débats d'une telle ampleur que j'ai décidé de m'y arrêter plus longuement et de leur consacrer deux exposés lors de notre prochaine et dernière session.

## *1. La signification théologique du culte*

### 1. Temps et espace

Nous avons vu hier que réformés et luthériens affirment que l'Église se trouve là où on prêche et où on écoute purement l'évangile, là où on administre et on reçoit droitement les sacrements. Or, pratiquement, on prêche et on célèbre les sacrements au cours du culte. Il revêt donc, pour le protestantisme classique, une grande importance et joue un rôle décisif. Il fonde l'Église, il la fait surgir et exister. On pourrait aller jusqu'à dire que, dans une perspective protestante, ce n'est pas l'Église qui fait le culte, mais que le culte fait l'Église, alors que le catholicisme dira, selon une formule souvent citée, que « L'Église fait l'eucharistie et l'eucharistie fait l'Église ».

Par culte, il ne faut pas entendre seulement et exclusivement la cérémonie publique qui a lieu le dimanche matin en général aux alentours de dix heures dans un édifice spécial que l'on nomme « temple », selon un rituel plus ou moins fixe. Il y a culte chaque fois qu'on annonce et qu'on écoute la parole de Dieu et que les sacrements sont célébrés en quel lieu et à quel moment que ce soit. Le culte ne se définit pas par son cadre, mais par l'annonce de l'évangile. Il peut avoir lieu partout et n'importe quand : dans une rencontre entre amis, dans une salle de café, dans un compartiment de chemin de fer. Le protestantisme a beaucoup pratiqué dans le passé (moins aujourd'hui) des cultes de famille, de maison, de quartier, et aussi des cultes personnels et des cultes informels.

Dans beaucoup de religions, on met l'accent sur le sanctuaire, c'est-à-dire sur un espace sacré et consacré où se déroule l'office. Le protestantisme s'en distingue et s'en sépare en ce qu'il insiste sur l'événement, sur l'acte et non sur l'endroit où il se produit. À proprement parler, il n'y a pas pour lui de sanctuaires, d'espaces obligatoires ou privilégiés de culte ou de prière. Il n'y a pas de lieux à part, il y a des moments à part ; on consacre à Dieu une portion de temps, pas une parcelle d'espace. Au nom de ce principe, quand j'étais étudiant en théologie dans les années 50, le Doyen d'alors refusait d'installer une chapelle dans les locaux de la Faculté, ce qui lui paraissait contraire à une saine spiritualité ; par contre, il avait prévu tous les matins dans l'emploi du temps un moment de culte et tenait à ce que les étudiants y participent. Ce même principe explique que les temples soient fermés en dehors des heures de culte à la différence des églises catholiques (encore que pour des raisons pratiques, leur ouverture devient de plus en plus limitée). Dans la même ligne, en protestantisme, il n'y a rien de choquant à ce que les temples servent à des usages profanes (conférences, fêtes, repas, représentations théâtrales) ; en fait, s'il n'y a pas d'objections théologiques, il existe des

obstacles psychologiques et, souvent, les protestants, contre leurs principes, ont tendance à sacraliser les lieux de cultes. Ils feraient mieux de les appeler « salles de rencontre » plutôt que « temples » ou « églises ». À proprement parler, pour un protestant, « aller à l'Église » devrait signifier « se rendre à la réunion, à l'assemblée » et non pas pénétrer dans un édifice spécial.

## 2. Le culte, acte de Dieu

Le protestantisme voit essentiellement dans le culte un acte non pas de l'homme mais de Dieu ; ce ne sont pas les croyants qui s'adressent à Dieu, c'est Dieu qui leur parle. Son sens ou sa direction peut se représenter ainsi :

Dieu -----> Fidèle

Bien entendu, le culte comporte, également, un acte de l'être humain qui se tourne vers Dieu et qui lui parle. Le sens ou la direction inverse existe aussi, que l'on peut figurer de cette manière :

Fidèle----->Dieu

Il n'est pas question d'éliminer cette autre orientation, cette action du fidèle qui se tourne vers Dieu ; ce serait mutiler le culte. Il n'en demeure pas moins qu'elle arrive en second, en réponse au mouvement premier de Dieu vers nous. La convocation des humains par Dieu précède l'invocation de Dieu par des humains. Comme l'écrit Karl Barth, « Le culte... est en premier lieu... un acte divin, en second lieu, seulement, de manière dérivée et incidente un acte humain ». Nous sommes les bénéficiaires et les destinataires du culte. En le célébrant, nous n'apportons pas ni ne donnons quelque chose à Dieu. Dieu n'a pas besoin du culte. C'est nous qui en avons besoin pour recevoir de lui la parole qui nous aide à vivre et à avancer, qui nous annonce le salut et nous mobilise à son service et à celui de nos prochains.

Dans cette ligne, les Réformateurs distinguent et opposent le « sacrement » (ce que Dieu offre à l'être humain) au « sacrifice » (ce que l'être humain offre à Dieu). Ils reprochent au catholicisme de privilégier, dans leur conception de la messe, le sacrifice. Ils ne nient, cependant, pas que dans le culte, les humains vont vers Dieu et se donnent à lui (en ce sens, ils admettent un sacrifice qu'ils appellent « de louange » pour souligner qu'il n'a pas un caractère expiatoire ou propitiatoire), mais ce n'est ni premier ni essentiel. Il ne faut pas inverser les priorités et mettre au premier plan l'accessoire. Le culte a été institué et on le célèbre pour les hommes pas pour Dieu.

## 3. Ne pas diviniser le culte

Insister sur l'importance du culte et souligner qu'il est un acte de Dieu ne conduit cependant pas à le diviniser pour deux raisons.

D'abord, le protestantisme ne le considère jamais le culte comme le but ou le sommet de la vie chrétienne. Il n'imagine pas une communauté qui se donnerait seulement pour objectif la célébration. Il ne qualifie pas le culte, comme le catholicisme le fait souvent pour l'eucharistie, de *fons et culmen*, de source et de point culminant de la vie chrétienne. Pour le protestantisme, il représente bien la source, mais pas le sommet. De nombreux textes de spiritualité catholique font de la vie chrétienne une préparation à l'eucharistie. Le croyant prie, médite, agit en vue de donner toute sa densité à ce moment unique qui représente, pour lui, un aboutissement. Le fidèle dirige et organise

sa vie pour la présenter et l'offrir à Dieu au moment de l'eucharistie. Au contraire, pour les protestants, le culte prépare à la vie chrétienne. Il nous donne le nécessaire pour notre engagement et notre témoignage chrétiens dans le monde. Le fidèle va au culte afin d'y recevoir des impulsions et des orientations pour son témoignage et son service. Le culte l'envoie au dehors, vers les autres, vers les tâches à accomplir. Le pasteur Balsiger de Berne aime comparer le culte à une station d'essence sur l'autoroute ; elle est indispensable pour pouvoir rouler, mais l'objectif n'est pas de faire le plein et de se complaire dans la station service ; elle n'est pas la destination de l'automobiliste, on ne prend pas la route pour s'y rendre ; de même, le culte n'a de sens que s'il nourrit la vie et l'action chrétiennes.

Ensuite, dire que le culte est essentiellement un acte de Dieu ne doit pas conduire à lui donner une valeur magique ou surnaturelle. Cette affirmation n'autorise pas à diviniser les paroles qu'on y prononce et les gestes que l'on y fait. Elle signifie que Dieu se sert du culte comme d'un moyen pour faire entendre sa parole, de même que le pain et le vin sont des instruments qu'il utilise pour nous faire sentir sa présence. Il ne faut ni les mépriser (puisque Dieu les a institués pour notre bien) ni les sacraliser (comme s'ils avaient une valeur absolue). D'où dans les cultes réformés, l'invocation de l'Esprit qui seul fait des paroles et des sacrements des expressions de l'évangile.

#### **4. Une terminologie maladroite**

Pour se distinguer du catholicisme, le protestantisme français a adopté un vocabulaire dont on peut contester la justesse. Par exemple, « temple » désigne normalement, dans la langue classique, la résidence de la divinité. Ce mot conviendrait bien pour les Églises catholiques dans lesquelles sont conservées des hosties consacrées (devenues *corpus Christi*, *corpus Dei*). Les protestants, qui ne sacralisent pas leur lieux de culte et se refusent de les considérer comme demeures de Dieu, n'ont vraiment pas choisi un bon mot. Il en va de même pour « culte » qui signifie « adoration », « honneur rendu à Dieu ». Au fond, le mot « messe » qui veut dire « envoi » serait préférable. Ceci dit, il me paraît peu probable qu'on en arrive un jour, par souci d'exactitude du vocabulaire, à parler de temples catholiques et de messes protestantes.

## **2. La pratique du culte.**

Quatre indications, données dès l'époque de la Réforme, commandent et orientent la pratique protestante du culte.

### **1. L'intelligibilité**

Le culte doit être compréhensible pour tous les assistants. Quand on voit dans le culte une parole adressée à Dieu, l'intelligibilité a moins d'importance. On peut utiliser une langue liturgique spéciale. Ainsi, quelques orthodoxes célèbrent des offices en vieux slavon, langue que personne ne parle, et le catholicisme traditionnel a longtemps continué à employer le latin, alors que seulement une minorité de gens le comprenait.

Les Réformateurs ont exigé que l'on se serve dans le culte de la langue ordinaire et courante du pays. Employer un langage que les participants ne comprennent pas enlève tout sens au culte. Calvin écrit :

« Il ne faut pas user es saintes assemblées de langage étrange, mais que toutes choses soit proposées en langage vulgaire, et qui soit entendues de tous ceux du lieu auxquelles les dites assemblées se font »

La même règle conduit ou devrait conduire à éviter un langage ésotérique, réservé à des initiés. Ainsi, Laurent Gagnebin souligne l'importance de s'exprimer « avec un vocabulaire actuel, pour des fidèles d'aujourd'hui, dans les catégories culturelles de notre temps ». Il s'agit d'annoncer l'évangile dans le langage de tout le monde, non en patois de Canaan. Cela ne veut pas dire épargner aux auditeurs un effort d'attention et de réflexion, cela signifie, au contraire, le rendre possible par une expression claire.

## 2. La simplicité

En réaction contre l'apparat des cérémonies du catholicisme classique, les protestants ont préconisé et pratiqué la simplicité. On le constate surtout chez les réformés, aux cultes souvent plus austères que ceux des luthériens et des anglicans. Ils ont poussé la sobriété et le dépouillement parfois très loin. Ils ont refusé tout élément décoratif dans les édifices cultuels : suppression des statues, des tableaux, et même des croix considérées comme des images taillées (elles sont rares dans les temples français jusqu'à la première guerre mondiale). Les seules décorations utilisées ont longtemps été des versets bibliques peints sur les murs, et la Bible ouverte sur la table de communion.

Je fais deux remarques sur cette simplicité :

1. D'abord, elle n'empêche pas la solennité. Au contraire, les Réformateurs veulent que le culte ait de la tenue, du « décorum », de la dignité, de la « majesté », dit même Calvin. Ils condamnent le laisser-aller, le débraillé et l'improvisation. Comme le souligne Gagnebin, on aurait tort, sous prétexte de simplicité, de « bricoler » le culte. Il faut, au contraire, le préparer minutieusement. La désinvolture et l'amateurisme n'ont pas leur place ici. La simplicité demande du travail et de la rigueur.

2. La simplicité n'exclut pas, bien au contraire, la beauté ; elle n'élimine pas toute dimension esthétique. Aux seizième et dix-septième siècles, les réformés se sont préoccupés de l'architecture de leur temple ; Tillich note qu'on a beaucoup travaillé en Allemagne sur la lumière et donc sur le vitrail. Les luthériens ont mis en valeur la musique. Les réticences de Zwingli et de Calvin envers le chant à plusieurs voix viennent de ce qu'à leur époque les messes chantées devenaient des concerts mondains. Ils voulaient éviter cette déviation, mais par contre appréciaient les chants d'assemblée.

## 3. La liberté

Les Réformateurs insistent beaucoup sur la liberté dans la forme du culte. S'ils demandent de l'ordre dans sa célébration, cet ordre n'a nullement besoin d'être fixé une fois pour toutes, ni d'être le même toujours et partout. Il peut, il doit varier selon les lieux, les temps, les groupes. Ainsi, en 1526, Luther publie un ordre de service pour ce qu'il appelle « la messe allemande ». Dans son avant-propos, il écrit :

« Avant toutes choses, je voudrais demander... que tous ceux qui tombent sur l'ordre de service que nous publions ici ou qui veulent le suivre n'en fassent pas une loi impérative... qu'ils l'utilisent dans l'esprit de la liberté chrétienne selon le plaisir qu'ils y trouvent et de la manière que les circonstances, les lieux et les temps rendent possible et nécessaire ».

Luther considère que sa liturgie a un caractère indicatif et non normatif. Elle convient pour Wittenberg, pas forcément pour d'autres villes ou régions. De son côté, parlant des formes du culte, Calvin écrit : « on peut les changer, en instituer de nouvelles et abolir celles qui ont été selon ce qui est expédient ».

Cette liberté liturgique doit cependant, respecter une règle. Il faut que tout serve à l'édification. Il ne s'agit pas de chercher à briller, à étonner, ou à piquer la curiosité des gens, bref de faire du spectacle. On doit soigneusement veiller à maintenir la finalité du culte, en utilisant pour y parvenir tous les moyens dont on dispose.

#### **4. Le contenu ou les différentes parties du culte.**

Les textes classiques du courant réformé indiquent que le culte comporte quatre parties : la prédication ; les sacrements ; les prières ; la collecte. Les deux premières parties sont les plus importantes, puisqu'elles annoncent ce que Dieu fait pour nous. Avant de nous y arrêter dans un instant et lors de la prochaine session, je dis un mot rapide des deux autres parties qui expriment la réponse de l'être humain à Dieu.

1. Les prières ou oraisons peuvent soit se dire soit se chanter. Les Réformateurs considèrent les cantiques comme une forme, voire la forme normale de la prière. Ils rangent les prières en quatre catégories, qui, dans les faits, se mêlent et se combinent : d'abord, la confession des péchés (ou du péché) ; ensuite, les invocations (en termes techniques, on parle d'épiclese, prière qui demande à l'Esprit de venir) ; puis, l'adoration ou la louange (en termes techniques, l'eucharistie, mot qui ne désigne un sacrement que de manière secondaire et dérivée) ; enfin, l'intercession, ou la prière pour les autres.

2. Souvent aujourd'hui, on présente la collecte comme une offrande faite à Dieu. On souligne, également, qu'elle donne à la communauté chrétienne les moyens nécessaires pour sa vie et son témoignage. Les protestants du seizième siècle la conçoivent autrement. Ils estiment que normalement il revient à l'État d'assurer la vie matérielle des Églises (ils ne sont pas du tout dans une perspective laïque). L'impôt doit fournir le nécessaire pour que la prédication et l'enseignement chrétiens puissent se faire dans de bonnes conditions. La collecte représente pour eux une aumône destinée à secourir les pauvres. Elle marque au cours du culte la dimension d'amour et de service du prochain. Dans cette ligne, il m'arrive de souhaiter que la vie matérielle des Églises soit entièrement assurée par les cotisations et que les collectes au cours du culte servent uniquement à des actions humanitaires ; elles garderaient ainsi leur valeur symbolique d'attention à la détresse des autres.

### ***3. La prédication***

#### **1. Importance de la prédication**

Le protestantisme a toujours accordé une très grande importance à la prédication. Au seizième siècle, à une époque où les curés avaient tendance à la négliger, elle constitue le meilleur moyen d'action des protestants. On prêchait beaucoup, plusieurs fois par semaine (Calvin donnait 12 à 16 prédications chaque mois) ; on prêchait longuement (encore cinq quart d'heures à la fin du dix-neuvième siècle). Significativement, on ne disait pas « aller au culte » mais « aller au sermon » (ou au prêche). Au dix-neuvième siècle, en particulier dans le midi, de nombreux protestants avaient l'habitude d'arriver au culte pour le sermon, et d'en repartir dès qu'il était achevé ; ils tenaient tout le reste

(prières, chant, Cène) pour des accessoires dont on pouvait se dispenser. C'est la prédication qui fait le culte ; quand elle manque, l'essentiel, ce qui fait du culte un culte, disparaît ; longtemps, le protestantisme a refusé les célébrations purement liturgiques.

## **2. Définition de la prédication**

Que faut-il entendre exactement par prédication ? À cette question, le protestantisme classique répond que la prédication chrétienne annonce et explique l'évangile. Cette définition appelle trois commentaires.

1. Une prédication authentiquement chrétienne annonce l'évangile, la bonne nouvelle du salut que nous apporte Jésus Christ. Elle ne proclame pas la loi, la mauvaise nouvelle de notre culpabilité. Quand elle accuse, dénonce les faiblesses, les fautes et les défaillances, même s'il lui faut également le faire, elle ne remplit pas son rôle essentiel qui consiste à proclamer la grâce, le pardon, la vie nouvelle.

2. La prédication ne s'identifie purement et simplement avec le « sermon », autrement dit avec un discours qui s'inscrit dans le cadre d'un office religieux public. Le sermon représente seulement une de ses formes possibles. Il y a prédication chaque fois que l'on annonce et que l'on explique l'évangile, que ce soit au cours d'une conversation, d'une conférence, d'une étude biblique, d'une leçon de catéchisme, voire de théologie. Ainsi, en 1532, le synode de Berne considère que l'entretien pastoral relève de la prédication (on y annonce l'évangile en privé, non en public comme dans un culte).

3. La prédication passe-t-elle toujours par l'expression orale ? Au seizième siècle, on distingue deux manières d'annoncer l'évangile : par un discours et on parle alors de prédication ; par des signes et des objets et, dans ce cas, il s'agit de sacrements. La prédication relève donc bien de l'expression orale. Aujourd'hui, avec la dévalorisation qui dans notre monde affecte la parole, on s'interroge parfois sur d'autres formes d'annonce de l'évangile, par des gestes, des actions des œuvres d'art, par exemple. En fait, le protestantisme classique considère que si l'évangile peut, certes, se dire autrement, néanmoins, c'est par la parole qu'il s'exprime le mieux, de la manière la plus complète et la plus claire. On peut avoir recours à d'autres moyens ; ils ne sont jamais que des auxiliaires ou des compléments de la parole.

## **3. Prédication et parole de Dieu**

Pour le protestantisme, le prédicateur n'a pas pour tâche d'exposer ses pensées et ses idées, si justes soient-elles, mais de faire entendre la parole de Dieu. À la différence du conférencier, il ne s'exprime pas pour son compte. Comme un ambassadeur, il parle au nom d'un autre, il délivre un message qui vient d'ailleurs. Calvin écrit que « la parole qu'il administre est celle de Dieu non la sienne ». Sur ce thème, je fais quatre remarques.

1. La prédication ainsi comprise est audacieuse et redoutable. Audacieuse parce qu'un être humain prétend parler de la part de Dieu. Redoutable, parce qu'il risque toujours de déformer, voire de trahir cette parole. Car, inévitablement, la prédication va refléter aussi les opinions et les idées du prédicateur. Il ne peut pas proclamer la parole de Dieu sans dire, en même temps, la manière dont il la comprend. Selon Barth, qui a beaucoup souligné ce point, il court deux dangers : d'abord, celui de s'habituer à la situation périlleuse où il se trouve, de ne plus en sentir la difficulté, de cesser de s'inquiéter et de

s'interroger sur son discours ; ensuite, celui de trop se tourmenter en oubliant que le surgissement de la parole divine à travers des mots humains ne dépend pas du prédicateur, mais de l'action de l'Esprit. Aussi, le prédicateur, déclare Barth, doit-il à la fois avoir peur et se réjouir, trembler et s'émerveiller.

2. Comment le prédicateur peut-il éviter la dérive qui lui fait confondre ses opinions avec la parole de Dieu ? Les luthéro-réformés indiquent trois moyens.

D'abord, étudier avec le plus grand soin les textes bibliques, en faire une analyse linguistique, grammaticale, historique aussi rigoureuse que possible. La formation universitaire des prédicateurs a pour but de leur apprendre à lire et à expliquer correctement les textes.

Ensuite, ne s'écarter qu'après beaucoup de réflexions de ce que les Églises affirment dans leurs confessions et déclarations de foi. Ces confessions et déclarations ne constituent pas l'autorité dernière. Néanmoins, ce qu'elles disent a du poids et il faut en se méfier quand on s'en écarte, bien peser et vérifier ses raisons de désaccord.

Enfin, soumettre la prédication au contrôle des responsables de la paroisse. Une des fonctions des « anciens » (conseillers presbytéraux) consiste à veiller sur la fidélité de l'enseignement et de la prédication et à en parler fraternellement avec celui qui en a la charge (sans pour cela s'instituer en juge ou en censeur). Certes, le risque demeure toujours et il faut en avoir conscience, mais on le limite avec ces trois précautions. Elles n'ont pas toute la même valeur : le sérieux de l'exégèse constitue la meilleure garantie contre des déviations.

3. S'il s'agit de faire entendre la parole qui vient de Dieu et que l'être humain reçoit, il s'ensuit que la prédication s'adresse également au prédicateur. Il est, lui aussi, auditeur et destinataire de la prédication qu'il prononce. Calvin le souligne fortement : « Je parle, mais il faut que je m'écoute, étant enseigné par la parole de Dieu... je ne parle pas seulement afin que l'on m'écoute, mais il faut que de mon côté, je sois écolier de Dieu, et que la parole procédante de ma bouche me profite. J'enseigne, mais il faut que j'apprenne aussi bien que les autres. Je ne suis pas exempté du rang commun. »

4. On a souvent souligné que dans et par la prédication, Dieu vient vers nous et nous rencontre. Ainsi, Calvin affirme : « La prédication de l'évangile est comme une descente que Dieu fait pour venir nous chercher... Dieu nous visite et il approche de nous. » On en a parfois conclu que, pour le protestantisme, la prédication implique une sorte de transsubstantiation d'une parole humaine en parole divine, et qu'elle équivaut au sacrement eucharistique dans le catholicisme. Cette conclusion me paraît excessive. Les propos du prédicateur ne deviennent pas paroles de Dieu. Ils restent toujours un discours humain faillible et contestable. Seule l'action de l'Esprit dans le cœur et l'esprit des auditeurs leur permet d'entendre la parole de Dieu à travers ce que dit adroitement ou maladroitement le prédicateur. La prédication n'est pas la parole de Dieu, elle est un instrument au service de cette parole.

#### **4. Visée de la prédication**

Quel objectif assigner à la prédication ? À cette question, on a donné trois réponses différentes, qui, sans s'opposer ni s'exclure, situent différemment les priorités.

1. La première voit, avant tout, dans la prédication un enseignement qui doit faire connaître les textes et les thèmes bibliques. Elle fait partie de la catéchèse, et a une

visée essentiellement didactique. Ainsi, Calvin compare l'Église à une école. Le pasteur prêche revêtu d'une robe noire, vêtement académique et non liturgique, qui indique un grade universitaire et une compétence de professeur. Les prédications de l'époque classique ressemblent souvent à des cours de théologie à l'usage du peuple.

Dans cette perspective, on se préoccupe surtout de l'exactitude doctrinale de la prédication, de sa conformité à la Bible. On prête moins d'attention à son impact ou à ses effets sur l'auditeur. Le savoir passe avant l'éloquence. Il s'agit d'enseigner et non de plaire ou d'enthousiasmer. Tant pis s'il arrive que la prédication ennuie, du moment qu'elle est solide et bien fondée.

2. Pour la deuxième réponse, la prédication est avant tout une interpellation. Elle doit placer l'auditeur devant une décision à prendre, l'inviter à une conversion, le contraindre à prendre position. Elle cherche à faire retentir l'injonction de Jésus : « toi, suis-moi » avec une clarté et une force telles qu'on ne puisse s'y dérober. Selon une expression de Vinet, elle vise à « déterminer la volonté ».

Cette réponse domine dans les milieux révéralistes (dont Billy Graham fournit un exemple très connu). Elle caractérise surtout la théologie de Bultmann qui développe des thèmes (appel, décision, conversion) étonnamment proches de ceux des révéralistes, qui pourtant, en général, ne l'apprécient guère. Bultmann distingue très nettement entre la prédication, la proclamation du *kérugme* (du message) et l'enseignement ou la catéchèse (alors que la réponse précédente les assimilait). Le prédicateur, selon lui, ne cherche pas à accroître la connaissance de la Bible, à provoquer une réflexion, à susciter un approfondissement. Il a pour tâche de faire entendre une invitation à laquelle il faut répondre par un « oui » ou par un « non », en se donnant ou en se refusant. Parfois, le souci d'efficacité passe ici avant celui de l'exactitude exégétique. On veut que la prédication atteigne l'auditeur au plus profond de son être. Tant pis si, pour y parvenir, on manipule un peu les textes et si on prend quelques libertés exégétiques. La prédication ne cherche pas à rendre plus instruit, plus savant, mais à faire entendre avec force la question que Dieu nous pose.

3. La troisième réponse estime que la prédication a pour visée essentielle d'appliquer, voire d'adapter le message biblique aux situations que nous vivons. On ne peut pas se contenter de répéter l'enseignement biblique, il faut faire apparaître sa pertinence pour nous aujourd'hui. Il ne suffit pas d'appeler à se convertir, on doit se demander ce que « suivre Jésus » veut concrètement dire dans le monde actuel. Le prédicateur poursuit un double objectif :

D'abord, mettre en rapport un texte qui date d'au moins vingt siècles avec notre situation actuelle, franchissant ainsi ce que Lessing a appelé « l'affreux fossé de l'histoire ». La Bible a été écrite dans un contexte qui nous est étranger et qui diffère considérablement du nôtre. On en saisit le sens exact non pas immédiatement, mais à l'aide d'explications et d'informations érudites. Il faut entrer dans le monde du texte, pour ensuite faire pénétrer le texte dans notre monde.

Ensuite, montrer que le texte concerne notre vie. En lisant l'Écriture à la lumière de l'existence et en éclairant l'existence par l'Écriture, la prédication empêche qu'on les sépare, qu'on en fasse deux univers indépendants l'un de l'autre. Elle montre que la Bible contient un message qui s'adresse vraiment à nous, que la révélation divine



apporte un exaucement aux attentes de l'être humain, à ses détresses comme à ses aspirations, qu'elle nous conduit à notre vérité existentielle.

Ces deux mises en correspondance ou en corrélation, celle de l'histoire avec l'actualité, celle du livre avec la vie impliquent une démarche herméneutique souvent aventureuse. On s'efforce d'interpréter à la fois le message biblique et la situation humaine pour les faire se rencontrer, avec un double risque d'erreur. Le prédicateur doit accepter ce danger (s'il le fuit, il manque à sa mission) et en avoir conscience (ne pas cacher qu'il présente une interprétation toujours contestable du message).

Entre ces trois réponses, il n'y a pas incompatibilité ni contradiction. Elles se complètent plutôt. On rêve d'une prédication qui réunirait les trois registres, qui à la fois apporterait un enseignement solide, nous interpellerait avec force et actualiserait de manière pertinente le message de l'évangile. En fait, en général, un aspect se trouve privilégié, et on a des sermons ou à dominante didactique, ou d'allure révilaliste ou de tendance engagée. Toutefois, à mon sens, si l'un des éléments manque, si on entend à longueur d'année un seul genre ou un seul style de prédication, elle reste alors insuffisante, mutilée et n'accomplit qu'une partie de sa tâche.

### Conclusion

Je conclus sur la prédication. On peut dire, en résumé, qu'elle consiste à faire passer l'évangile de l'état d'écriture à celui de parole et à lui rendre sa forme originelle. Initialement, l'évangile a été un discours et non un livre. Jésus a prêché, il n'a pas écrit (à notre connaissance, il a écrit une seule fois, sur le sable, des mots qui n'ont pas été conservés). Ses apôtres et disciples, à partir des années 60-70 de notre ère, pour conserver l'évangile et en assurer une transmission exacte, l'ont consigné, mais aussi figé dans un texte, celui du Nouveau Testament, qui à la fois le maintient et l'emprisonne, qui le transmet en lui enlevant une partie de sa vie. Par rapport à la voix, l'écriture a quelque chose d'inerte. La prédication tente d'inverser cette opération. En ce sens, le prédicateur est l'anti-évangéliste. Il restitue en parole le message que l'évangéliste a mis en conserve en lui donnant la forme d'un texte (un peu comme un micro-onde rend consommable un plat surgelé). Contrairement à ce que l'on pense souvent, la Réforme insiste plus sur la prédication que sur l'Écriture. La Parole se dit, se prononce. Il ne suffit pas de lire l'évangile, il faut l'entendre pour qu'il éveille, nourrisse, entretienne la foi. L'Écriture donne à la prédication sa substance, sa matière et sa norme. La prédication rend vivant et actuel ce qui se trouve dans l'Écriture en le faisant passer de l'état de « lettre » à celui de « dire ».

*Pomeyrol 12 mars 2006 André Gounelle*